

TÉMOIGNAGES DE SUZANNE SPILER NÉE SZUSTER



De gauche à droite : Suzanne, Rywka, Daniel (5mois et ½) et Paulette SZUSTER en mars 1943, une semaine avant leur arrestation sur dénonciation

BIOGRAPHIE SUCCINCTE DE MME SUZANNE SPILER NÉE SZUSTER

Deuxième enfant d'un père immigré de Pologne en 1924, fondateur à Paris d'un atelier de tailleur employant cinq ouvriers, Suzanne SZUSTER grandit à Montmartre au sein d'une famille juive laïcisée. Elle est naturalisée française en décembre 1932 le mois suivant sa naissance.

Réfugiés à Plouescat en Bretagne, lors de l'offensive de mai 1940, dans la famille d'une employée de l'entreprise paternelle, Suzanne et les siens regagnent rapidement Paris où en dépit des mesures antisémites la mère, Rywka FISZER, donne naissance, le 30 septembre 1942, à un petit Daniel. Travaillant en sous-traitance et sans contact avec le public, utilisant des employés non juifs, l'entreprise paternelle semble avoir échappé provisoirement aux mesures d'« aryanisation ».

Arrêtés à domicile, sur dénonciation, le 26 mars 1943, par des inspecteurs français, Daniel et Rywka sont gardés à la maternité de la fondation Rothschild, le temps de l'allaitement, puis transférés au camp de Drancy et déportés le 31 juillet en direction des chambres à gaz d'Auschwitz. Arrêté sur son lieu de travail, le père échappe à la déportation en servant de main-d'œuvre aux SS qui viennent, sous la direction d'Aloïs BRUNNER, de prendre en main la rénovation du camp de Drancy. A partir du 1^{er} juin 1943, Zeilig SZUSTER est tour à tour interné à Orgeval, près de Saint-Germain-en-Laye, au camp de Drancy puis à Maisons-Laffitte comme homme de peine des SS.

Suzanne et sa sœur aînée Paulette sont parvenues à s'enfuir. Recueillies chez des voisins, puis au « centre de triage, nettoyage et examen médical » des enfants de l'Union Générale des Israélites de France (UGIF), rue Lamarck, elles sont confiées, sans doute sur l'initiative du patron de leur père, à une œuvre non juive fondée depuis 1927, « la vie au grand air ». Placées dans une ferme de Bourg-Achard, en Normandie, les deux sœurs subissent mauvais traitements et humiliations, séjour d'un an et demi au cours duquel Suzanne perd accidentellement un œil.

A la Libération, les retrouvailles avec le père, l'accueil au château de Corbeville, dans une maison d'orphelins de l'Oeuvre de Secours aux Enfants (OSE), le soutien de Luba PLUDERMACHER, la condamnation de la marâtre normande devant les tribunaux permettent à Suzanne de commencer à se reconstruire, tandis que sa sœur sombre quelques années plus tard dans la folie.

VOICI L'HISTOIRE DE LA FAMILLE SZUSTER PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Nous vivions heureux tous les cinq, mon père, ma mère, ma sœur Paulette 12 ans, moi 10 ans et mon petit frère Daniel, à peine âgé de 6 mois. Ce petit bébé arrivé en pleine tourmente égayait par ses babillages, ses sourires et sa joie de vivre notre vie quotidienne devenue terne et frustrante par le port de l'étoile jaune, tous les interdits imposés aux Juifs et la campagne d'antisémitisme acharnée. Ma sœur avait un jour trouvé dans son cartable, glissé par une fillette de sa classe, un tract représentant un Juif affublé d'un nez immense et crochu, tract dont le texte immonde dénonçait le Juif comme un rapace dangereux, responsable de tous les maux de la terre et qu'il fallait anéantir.

Vint ce jour fatidique, l'événement qui bouleversa toute notre vie. Tout bascula ce jour-là.

C'était le 26 mars 1943. Nous habitions au 16 de la rue Laghouat, à Paris dans le 18ème arrondissement, un quartier assez pauvre. Vers 7 h 30, on entendit frapper à la porte. Ma sœur et moi venions de nous lever pour aller à l'école et notre mère nous préparait notre petit déjeuner. Ma mère alla ouvrir et un homme en civil pénétra dans notre appartement. Il venait nous arrêter. Nous devions nous habiller, rassembler quelques affaires, prendre un peu de nourriture et le suivre au commissariat. Il nous indiqua qu'un autre inspecteur s'était rendu directement à l'atelier de mon père, tailleur, situé au rez-de-chaussée de l'immeuble.

Ma mère nous prit à part, ma sœur et moi et nous dit de nous sauver immédiatement et d'aller nous réfugier chez une dame habitant la même rue. Ma sœur refusa. Moi, obéissante, je me rendis chez cette voisine. Ma mère m'avait prévenue : *“Si on te demande où tu vas, dis que tu vas acheter du pain.”* L'inspecteur présent me laissa sortir sans intervenir. J'arrivai donc chez cette femme et quelques instants plus tard ma sœur m'y rejoignit. Mais cette mère de famille juive, dont le mari avait été déporté, paniqua. Elle avait cinq ou six enfants, dont certains en bas âge et elle craignait pour eux. Elle ne put nous garder. Nous nous retrouvâmes, je ne sais comment, chez une autre dame, non juive, que nous ne connaissions pas, un peu plus bas dans la rue Laghouat. Elle n'avait pas d'enfant et elle accepta de nous garder provisoirement, malgré les risques qu'elle encourait.

Nous apprîmes plus tard que le policier qui avait arrêté mon père à son atelier était revenu plusieurs jours de suite rôder dans la rue, à notre recherche. Il était furieux que nous ayons réussi à nous échapper et il espérait nous rattraper.

Je me dois de signaler les comportements diamétralement opposés des deux policiers venus nous arrêter, l'un nous laissant partir ma sœur et moi, et l'autre acharné à nous retrouver.

Je sus par ailleurs, après la guerre, que ma mère avait demandé à une voisine de prendre mon petit frère, mais celle-ci avait refusé, répondant : *“que voulez-vous que j'en fasse ?”*

Nous sommes donc restées, ma sœur et moi, quelque temps enfermées dans l'appartement de cette dame, évitant de nous approcher des fenêtres de crainte d'être aperçues de l'extérieur. Cette femme fut très gentille avec nous. Elle nous occupa, nous apprit à reprendre les chaussettes et à tricoter. Un soir, à la tombée de la nuit, elle nous emmena voir notre mère et notre petit frère Daniel à l'Hôpital Rothschild (toutes les femmes allaitant leur bébé étaient transférées à Rothschild). Ce fut une expédition très dangereuse. Cette femme risquait gros en agissant ainsi. Nous longions les murs comme des voleurs de crainte de nous faire arrêter. La dame tremblait de tous ses membres. Après maints détours pour déjouer toute catastrophe possible, nous arrivâmes à l'Hôpital Rothschild où, à l'aide de complicités, sans doute, nous nous trouvâmes dans la salle où séjournèrent ma mère et mon petit frère. Celui-ci

était amaigri, pâle, triste et notre mère également. Elle semblait abattue mais heureuse de nous voir et de nous savoir à l'abri. Elle nous pressa contre son cœur et elle pleura.

Elle nous dit qu'elle n'avait plus de lait et qu'elle serait bientôt envoyée à Drancy avec mon petit frère, rejoindre notre père qui s'y trouvait déjà. *“Faites bien attention à vous. Obéissez à la dame et toi, Paulette, veille sur ta sœur. On se reverra peut-être bientôt.”* Elle nous embrassa très fort en pleurant. C'est la dernière fois que nous la vîmes. Elle fut déportée avec mon petit frère le 31 juillet 1943. Ils arrivèrent à Auschwitz-Birkenau le 5 août et ils furent dirigés directement vers les chambres à gaz.

Mon père resta à Drancy jusqu'au 1er juin 1943, puis il fut interné dans des cantonnements de la Gestapo à Orgeval et à Maisons-Laffitte, dans la région parisienne, d'où il s'enfuit le 17 août 1944.

Ma sœur et moi fûmes ensuite envoyées chez une autre personne, une coiffeuse, dans l'appartement de laquelle nous restâmes cloîtrées pendant plusieurs jours. Puis on nous emmena rue Lamarck où nous demeurâmes, je suppose, très peu de temps, car mes souvenirs sont assez flous.

Puis un organisme “La vie au grand air de l'enfance malheureuse” nous envoya en Normandie, près de Bourg-Achard, dans l'Eure. Nous échouâmes dans une maison-fermette faisant partie d'un hameau, en pleine campagne. Une jeune femme de 27 ans, robuste, rémunérée par “La vie au grand air” nous recueillit. Ce fut, pour ma sœur et pour moi, le début d'un véritable calvaire qui dura environ quinze à seize mois.

Nous étions à peine nourries, très peu vêtues (couvertes de crevasses et d'engelures), nous étions battues, maltraitées. Levées avec le soleil, nous devions exécuter des travaux jusqu'à la tombée de la nuit, souvent des travaux d'hommes. Travaux des champs (sarclages, récoltes des pommes de terre, des haricots, des betteraves blanches, fenaison, etc.) Nous devions scier et fendre à la hache de grandes bûches de bois que nous pouvions à peine soulever et poser à deux sur le chevalet. Nous devions nous occuper des cochons, des vaches, du poulailler, des lapins. Lorsque nous menions paître les vaches dans les prés ou allions cueillir de l'herbe pour les lapins, c'était pour nous un moment privilégié car nous nous sentions libres. Il nous fallait aussi, à certaines périodes, cueillir des feuilles d'orties en quantité assez grande pour préparer la pâtée aux canetons. Pour éviter de subir les piqûres d'orties sur nos mains, nous avions découvert de vieilles chaussettes trouées dans le grenier. Lorsqu'elle s'aperçut que nous avions protégé nos mains, la femme se mit en colère et nous imposa la cueillette à mains nues. Celles-ci devinrent tout enflées par les brûlures d'orties.

Un jour, nous rendant dans les champs, nous croisâmes une charrette. Le chemin était très étroit et nous dûmes grimper sur le talus pour lui céder le passage. Mon pied gauche glissa et passa sous les roues de la charrette. Il enfla immédiatement. Ne pouvant me déplacer ni vaquer aux travaux habituels, je fus menée au médecin. A la vue de mon pied et sans doute aussi de ma maigreur, le docteur sermonna la femme et la somma de mieux s'occuper de moi. Il lui reprocha ma saleté et la crasse qui recouvrait mes pieds. Il faut dire que c'était l'hiver et que nous étions obligées d'aller nous laver à la mare où les vaches buvaient, les canards pataugeaient et les grenouilles s'ébattaient. Une couche épaisse de glace recouvrait la mare et nous devions la briser avec de grosses pierres. Autant dire que la toilette était rapide. Pour accéder à ce côté de la mare, il fallait descendre une petite pente accidentée. Etant alors en contrebas, on ne pouvait pas nous voir des fenêtres de la maison. D'où notre toilette très sommaire.

De retour à la maison après notre visite au médecin, notre gardienne se mit dans une colère folle. Elle arracha nos vêtements (ce qui fut vite fait car nous étions peu couvertes), attrapa une brosse de chiendent au poil raide servant à dégraisser les cochons, une bouteille de Crésyl réservée au nettoyage de la porcherie, et un seau d'eau froide, et nous traîna toutes nues au milieu de la cour, par un froid glacial. *“Ah ! Vous ne vous lavez pas ! Eh bien ! Je*

vais vous laver, moi !” Et elle se mit à nous frotter rageusement tout le corps avec la brosse. Elle était hystérique. Nous étions en sang, le Crésyl nous brûlait, nous hurlions de douleur, et elle continuait, s’acharnant sur nous.

Très peu nourries (toute la nourriture était sous clé, inaccessible), nous essayions de nous débrouiller comme nous pouvions. En cachette, nous montions au grenier et chapardions une poignée de blé dont nous mâchions les grains longtemps jusqu’à ce qu’ils se transforment en une sorte de pâte que nous mastiquions comme du chewing-gum. Nous cueillions des baies sauvages ou des pommes vertes, à peine formées. Nous avions toujours faim. Lorsque nous étions seules, ce qui était très rare, nous écrémions avec nos doigts, subrepticement, le lait contenu dans des terrines en grès dans lesquelles fermentait le caillé destiné aux cochons et desquelles la fermière recueillait la crème pour confectionner le beurre. Un jour, ma sœur, qui était un peu sourde, se croyant seule et n’ayant pas entendu notre gardienne arriver, se fit prendre en train d’écrémer le lait avec ses doigts. La femme, hurlant, se mit à la frapper, la battant à tour de bras avec tant de rage que ma sœur s’écroula par terre, évanouie.

Nous devions faire cuire des pommes de terre pour les cochons, dans de grands chaudrons, dehors, sur un grand feu. Mais nous étions tellement surveillées lors de ces corvées que pas une fois nous n’avons pu dérober une seule pomme de terre. Nous enviions les cochons qui étaient bien nourris, eux. Nous étions si menacées par les représailles de cette méchante femme que nous n’osions risquer les coups qui s’ensuivraient.

Un certain soir, n’en pouvant plus, ma sœur et moi discutâmes dans notre lit sur les moyens d’envoyer une lettre à une voisine de Paris et de lui faire connaître notre calvaire. Je suppose que notre gardienne entendit notre conversation car elle bondit comme une furie dans notre chambre nous menaçant, en cas de plainte, de nous dénoncer aux Allemands et de nous faire déporter comme nos parents.

“La vie au grand air” avait délégué un homme pour venir nous rendre visite. Ce qui fut fait. Celui-ci regagna Paris un filet rempli de victuailles (œufs, beurre, charcuteries) et il resta bouche cousue sur l’état dans lequel il nous avait trouvées.

Le 8 août 1944 restera pour moi un jour tristement mémorable. J’avais 11 ans 1/2. Nous avions, ma sœur et moi, deux tâches à remplir : scier et fendre un lot de bois et couper une série de ficelles pour aller glaner le lendemain et lier les gerbes de blé. Après une courte dispute concernant la répartition des tâches, ma sœur se chargea de la corvée de bois et moi, de la coupe des ficelles. Nous avions tous un canif personnel. Le mien était très pointu et mal aiguisé et, coupant très mal, j’étais obligée de m’y prendre à plusieurs fois, car la ficelle ne cédait pas. Soudain, la ficelle se rompit en plein effort et la pointe de la lame pénétra dans mon œil droit. Immédiatement, ma vue se brouilla et un liquide coula sur ma joue. Je ne ressentais aucune douleur, seulement des picotements très vifs. Mais je fus prise de panique et hurlai de terreur. Ma sœur, entendant mes cris, accourut immédiatement. Se rendant compte qu’un grave accident venait de se produire, elle devint blême et, à l’arrivée de notre gardienne, pria celle-ci de m’emmener immédiatement chez le médecin. Laquelle refusa, alléguant que “ça n’était rien”. Mais ma sœur insista et elle reçut une volée de coups. Alors elle se mit à genoux et la supplia éperdument. La femme, excédée par tant d’obstination, attrapa ma sœur et la frappa à tour de bras, encore et encore, jusqu’à ce que ma sœur s’évanouît.

Trois jours plus tard, sur l’insistance tout à fait menaçante d’une voisine, la femme se décida enfin à agir. Le 11 août, je fus conduite à la clinique de Pont-Audemer où l’on procéda à l’énucléation de mon œil droit qui s’était complètement vidé. Après l’intervention chirurgicale, la douleur devint intense. Les infirmières furent très affectueuses et chaleureuses avec moi. Elles me chouchoutèrent à qui mieux-mieux. J’étais stupéfaite de voir que quelqu’un pût être aussi gentil avec moi. J’avais perdu l’habitude de véritables relations humaines. Dans mon malheur, je reçus une bouffée d’amour.

Peu de temps après mon accident, nous faisons paître les vaches dans les prés. Nous voyons apparaître au loin un homme qui soudain s'arrête et nous observe. Il reste ainsi longtemps, sans bouger, nous regardant, sans oser s'approcher. Ma sœur et moi sommes intriguées par cet homme. Ma sœur me dit : *"Tu ne trouves pas qu'il ressemble à Papa ?"* J'hésite, car mon père était beaucoup plus gros. Mais l'écho du mot "papa" parvint à l'oreille du monsieur. Il s'approcha de nous puis s'élança vers nous. C'était notre père. Il ne nous avait d'abord pas reconnues tant nous étions maigres. Maintenant, il nous serrait très fort contre lui et nous embrassait. Puis, voyant le mouchoir qui recouvrait mon œil, il le souleva. A la vue de cette cavité creuse à la place de mon œil, il s'effondra par terre et sanglota un long moment. Puis, prenant subitement une décision, il nous emmena chez le médecin du bourg. Celui-ci, scandalisé et épouvanté à la vue de notre état squelettique, nous ausculta. Il affirma à notre père que nous n'aurions pu survivre longtemps encore dans de telles conditions. Notre état de faiblesse était extrême. Il fallait nous réalimenter lentement, progressivement car nos organismes ne pourraient supporter sans dégâts une nourriture normale. Notre père, qui n'avait ni logement ni travail, nous plaça en pension chez une dame, avec ordonnance détaillée du médecin. En l'espace de trois mois, ma sœur reprit 13 kilos et moi 12 kilos. Nous n'avions que 13 ans 1/2 et 11 ans 1/2.

Puis nous rejoignîmes d'autres enfants juifs, fils et filles de déportés, au Château de Corbeville, près d'Orsay. Nous y restâmes quelques mois, très heureux, encadrés par deux jeunes monitrices gaies et dévouées, Marcelle et Rachel. Mais je garde surtout un grand souvenir, tendre et ému, de la directrice Louba Pludermacher, une femme superbe, énergique, dont la tâche était ingrate, mais qui fit preuve d'une grande générosité et d'un grand amour des enfants.

En 1951, ma sœur Paulette, brillante étudiante, qui venait de réussir son concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Fontenay (elle voulait devenir professeur de philosophie) fut atteinte de schizophrénie. Elle avait 20 ans. Et depuis cette époque, elle se trouve toujours en établissement psychiatrique.

Voilà résumé le parcours, parmi hélas tant d'autres, d'une famille qui, pendant la seconde guerre mondiale, eut le malheur d'être juive.

P.S. - Après la guerre, mon père intenta un procès à cette femme cruelle qui nous fit tant souffrir. Elle fut condamnée à 6 mois de prison ferme.

Remarque :

Il me fallut plusieurs décennies avant de réaliser et d'accepter la mort de ma mère et de mon petit frère. J'ai très longtemps cru qu'ils réapparaîtraient un jour dans ma vie, comme par miracle. Il est très difficile d'admettre la disparition d'êtres chers dans de telles conditions.

Je n'en ai accepté la réalité que le jour où je vis leurs noms inscrits dans les listes des convois du "Mémorial des déportés juifs de France" édité par Serge Klarsfeld. Ce fut alors pour moi la matérialisation de la certitude de leur mort.

Suzanne SPILER née SZUSTER

LE CHATEAU DE CORBEVILLE

Nous étions à la fin de l'année 1944. Nous sortions de la barbarie nazie. Ma mère et mon petit frère Daniel, âgé de 6 mois, avaient été déportés à Auschwitz-Birkenau le 31 juillet 1943. Mon père avait été envoyé depuis Drancy, dans un camp militaire allemand à Orgeval puis à Maisons-Laffite.

Au moment de la débâcle allemande d'août 1944, il surprit une conversation entre officiers, de laquelle il ressortait que le camp serait évacué le lendemain matin, après avoir été liquidé puis détruit. Mon père prit alors l'initiative de s'évader sur-le-champ. Il se mit immédiatement à la recherche de ses deux filles et nous retrouva dans une ferme, au fin fond de la Normandie.

Nous étions dans un tel état de maigreur tel que notre père ne nous reconnut pas. Nous étions décharnées, déguenillées, sans force. En effet, battues, à peine nourries, nous devions travailler du matin au soir dans des conditions inhumaines. J'avais eu un accident à mon œil droit. Notre cruelle gardienne avait refusé de me faire soigner et c'est sur la pression menaçante d'une voisine qu'elle me mena chez le médecin, trois jours après mon accident. Dirigée immédiatement vers une clinique, le chirurgien dut procéder à l'énucléation de mon œil car celui-ci s'était totalement vidé et il était trop tard pour le sauver.

Notre père nous avait récupérées et il nous avait emmenées chez un médecin. Celui-ci nous avait auscultées et il avait été surpris de l'état de maigreur et de faiblesse dans lequel nous nous trouvions. Il avait déclaré à notre père que n'aurions pu survivre encore longtemps dans ces conditions. Il fallait nous réapprendre à manger, très progressivement, car notre organisme devait se réadapter à une nourriture normale. Notre père, qui n'avait plus ni travail ni logement, nous plaça en nourrice. En l'espace de trois mois, ma sœur reprit treize kilos et moi douze. Nous avions à peine quatorze ans et douze ans.

Puis toujours dans l'incapacité de nous reprendre avec lui, il nous plaça dans une Maison d'enfants, sous l'égide de l'OSE, le château de Corbeville, à Orsay qui recueillait des enfants de déportés.

C'était un petit château entouré d'un parc, dans un cadre verdoyant. Il regroupait une trentaine d'enfants, tous meurtris par la guerre, la plupart orphelins, qui avaient été accueillis dans l'attente d'une solution plus stable pour leur avenir.

Nous dormions dans des dortoirs, par tranches d'âges. Ma sœur Paulette était la plus âgée du groupe, elle devait avoir 14 ans(à l'âge de 20 ans, brillante étudiante, elle deviendra hélas, schizophrène).

La directrice, Louba Pludermacher, était une femme très énergique, dévouée, dynamique et efficace, qui a fortement marqué notre éducation et pour laquelle nous gardons une immense affection.

Deux jeunes monitrices, Marcelle et Rachel, ainsi que d'autres moniteurs, s'occupaient de nous et organisaient nos activités. La discipline était assez stricte en raison de l'attitude perturbatrice de certains enfants. Tous ces enfants sortaient d'un drame terrible, la guerre les avait séparés et amputés de leurs parents, ils avaient été pourchassés, cachés puis sauvés, au prix de tragiques épreuves et les séquelles étaient à jamais imprimées dans leur âme et dans leur chair. Ces enfants devaient réapprendre à vivre. Tout avait basculé dans leur vie, ils ne connaîtraient plus jamais le bonheur familial d'avant-guerre, seuls leurs souvenirs resteraient intacts. Un sentiment de douleur mêlé d'attente et d'espérance les animait. Alors, il fallait leur redonner le goût de vivre, les aider à se reconstruire. Ils étaient au seuil de leur vie, ils avaient l'avenir devant eux.

Les éducateurs qui les avaient pris en charge devaient leur insuffler ce sentiment d'appétence et d'espoir de l'avenir. Il leur fallait faire preuve de beaucoup de pédagogie. Il leur fallait donner beaucoup d'amour. Aucune présence, aucun amour ne peut remplacer la présence et l'amour des parents. Mais avec de la volonté, des efforts, de l'affection, de l'attention, des motivations d'espoir, on peut aider des enfants à sortir la tête hors de l'eau et leur permettre d'envisager l'avenir autrement.

La vie culturelle dans cette communauté devint très riche, intense. Nous avons réalisé un journal mural auquel ma sœur prit une part très active et dans lequel elle rédigea d'excellents articles.

J'ai retrouvé par hasard, récemment, des textes que ma sœur et moi-même avions rédigés dans ce journal mural. Je suis toute étonnée de notre état d'esprit de l'époque. Lorsque je me replonge dans ces textes, ce qui ressort en priorité c'est l'espoir que nous avions du retour de nos parents et la douleur profonde que nous ressentions après cette période de haine antisémite que nous venions de traverser et de subir. Nous étions meurtris et traumatisés par les drames et la souffrance qu'ils avaient générés. Mais notre espoir en l'avenir était immense. Nous comptions bien bâtir un monde meilleur, humain, dans lequel la camaraderie et l'amour du prochain permettraient à l'humanité de vivre dans le bonheur, la fraternité et la camaraderie et l'amour du prochain permettraient à l'humanité de vivre dans le bonheur, la fraternité et la justice. C'est d'ailleurs ce que l'on nous enseignait dans cette Maison de Corbeville afin de nous projeter dans un avenir où « nous, les jeunes, nous construirons et améliorerons l'humanité, nous ferons de la terre un édifice de bonheur, de travail et de justice » (extrait d'un article de ma sœur paru dans ce journal mural).

Paulette et Sylvain Pludermacher, les deux aînés des enfants du Château, étaient les cerveaux actifs et productifs de nos activités. Nous avons créé une chanson, l'hymne de Corbeville, dont les paroles furent principalement rédigées par eux, mais chacun de nous y apporta sa contribution, parfois symbolique.

Nous avons de nombreuses réunions animées par des conférenciers efficaces, des activités artistiques. Nous apprenions beaucoup de chants révolutionnaires, organisons des fêtes, pratiquions de la gymnastique de plein air dans le parc, lorsque le beau temps le permettait. Nous n'allions pas à l'école mais recevions des cours sur place assurés avec brio par une merveilleuse institutrice, mère de famille, Ruth, qui avec beaucoup d'affection et de dévouement a tout fait pour nous permettre de rattraper notre retard ; cependant, celui-ci était si important que ces quelques mois passés à Corbeville n'auront eu que peu d'incidence sur notre remise à niveau par rapport aux autres enfants de notre âge.

...Ce séjour à Corbeville a créé entre nous, les enfants de la Shoah, un lien indéfectible, que les années ne pourront jamais détruire ni effacer. Il nous suffit de nous replonger dans cette époque et ce cadre de Corbeville pour que nos cœurs battent à l'unisson.

Notre passage dans cette communauté qui nous a aidés à nous reconstruire, alors que nous sortions d'un drame hors du commun qui nous avaient tous anéantis et laissés sans repères, nous a tellement marqués que nous avons l'impression de former une grande famille unie par une force exceptionnelle et indestructible.

...Je garde de Louba Pludermacher et de notre séjour au Château de Corbeville un souvenir chaleureux et fraternel. Nous formions une grande famille dans laquelle les bases essentielles étaient l'éducation et l'affection. C'était ce dont nous avions le plus besoin à ce moment là.

Suzanne SPILER née SZUSTER

1939

A la déclaration de la guerre, mon père, Zeilig SZUSTER s'est engagé volontaire dans l'armée française. Il avait émigré en France, ce beau pays des Droits de l'homme dont la devise était : Liberté, Egalité, Fraternité, dans le but de s'y intégrer totalement. Il avait fait naturaliser toute sa famille en 1932. Il se sentait français au même titre que n'importe quel citoyen, et il était donc normal qu'il défende son pays en guerre contre les nazis. Il avait 39 ans et était père de deux fillettes.



Zeilig Szuster

1940



M et Mme SZUSTER pendant l'exode

A l'approche des Allemands, mes parents, Juifs d'origine polonaise, ont pris part à l'exode. En avril-mai, ils ont fui Paris avec leurs deux fillettes pour se réfugier à Plouescat, en Bretagne, dans le Finistère. Mon père a remplacé le boulanger du village, qui était absent-sans doute mobilisé. Il avait appris ce métier en Pologne, lorsque à l'âge de 9 ans, il avait été placé en apprentissage chez un boulanger. Il est devenu ainsi très populaire dans le village et très apprécié de tous. Puis les Allemands sont arrivés à Plouescat . Je les ai vus défiler au pas cadencé dans la rue principale, casqués et martelant des chants guerriers. Image impressionnante pour la fillette que j'étais ! Les villageois s'étaient rassemblés . Ils semblaient inquiets et sur leurs gardes. En fuyant Paris, nous voulions échapper aux Allemands. Mais comme ils s'étaient installés en Bretagne, nous n'avions plus de raison d'y rester. Nous sommes donc revenus dans la capitale.

1943

Nous vivions heureux tous les cinq, mon père, ma mère, ma sœur Paulette, 12 ans, moi, 10 ans, et mon petit frère Daniel, à peine âgé de six mois. Ce bébé nous faisait oublier tant bien que mal notre vie quotidienne devenue frustrante par le port de l'étoile jaune, tous les interdits imposés aux Juifs et la campagne d'antisémitisme acharnée. Ma sœur avait un jour trouvé dans son cartable, glissé par une fillette de sa classe, un tract représentant un Juif affublé d'un nez immense et crochu, tract dont le texte immonde dénonçait le Juif comme un rapace dangereux, responsable de tous les maux de la Terre, et qu'il fallait anéantir.

Vint ce jour fatidique, l'événement qui bouleversa toute notre vie. Tout bascula ce jour-là. C'était le 26 mars 1943, à Paris. Vers 7h30, un homme en civil frappa à notre porte, il venait nous arrêter. Ma mère nous prit à part, ma sœur et moi, et nous dit de nous sauver immédiatement et d'aller nous réfugier chez une dame habitant la même rue. Nous sommes donc restées, ma sœur et moi, enfermées quelque temps dans l'appartement de cette dame, évitant de nous approcher des fenêtres, de crainte d'être aperçue de l'extérieur. Cette femme eut la bonté et le courage de nous emmener voir notre mère et notre petit frère à l'hôpital. Nous trouvâmes Daniel amaigri, pâle, triste, et notre mère également. Elle semblait abattue, mais heureuse de nous voir et de nous savoir à l'abri. Elle nous pressa contre son cœur et nous embrassa très fort en pleurant. C'est la dernière fois que nous la vîmes. Elle fût déportée avec mon petit frère le 31 juillet 1943. Ils arrivèrent à Auschwitz-Birkenau le 5 août et furent dirigés directement vers les chambres à gaz.

Il me fallut plusieurs décennies avant de réaliser et d'accepter leur mort. J'ai très longtemps cru qu'ils réapparaîtraient un jour dans ma vie, comme par miracle. Je n'en ai accepté la réalité que le jour où je vis leurs noms inscrits dans la liste des convois du Mémorial des déportés juifs de France, édité par Serge KLARSFELD. Ce fut pour moi la matérialisation de la certitude de leur mort.



1944

Nous vécûmes un véritable calvaire chez la femme qui nous cachait. Ma mère et mon petit frère de six mois déportés, mon père fut interné dans les cantonnements de la Gestapo, à Orgeval et à Maisons-Laffitte, d'où il s'enfuit, le 17 août 1944.



Un organisme, la Vie au grand air de l'enfance malheureuse, nous envoya ma sœur Paulette, 12 ans, et moi, 10 ans, en Normandie, près de Bourg-Achard. Nous échouâmes dans une maison-fermette, en pleine campagne. Une jeune femme de 27 ans, robuste, rémunérée par la Vie au grand air nous recueillit. Ce fût le début d'un calvaire qui dura 16 mois. Nous étions à peine nourries, très peu vêtues, couvertes de crasse et d'engelures, battues, maltraitées. Levées avec le soleil, nous devions exécuter des travaux jusqu'à la tombée de la nuit. Nous devions scier et fendre à la hache de grandes bûches de bois que nous pouvions à peine soulever, nous devions nous occuper des animaux....

Le 8 août 1944 restera pour moi un jour tristement mémorable. J'avais onze ans et demi. Je devais couper des ficelles pour lier des gerbes de blé. Mon canif était très pointu, mal aiguisé et coupait très mal, j'étais obligée de m'y reprendre à plusieurs reprises. Soudain, la ficelle se rompit en plein effort, et la pointe de la lame pénétra mon œil droit. Immédiatement, ma vue se brouilla et un liquide coula sur ma joue. Je fus prise de panique et hurlai de terreur. Ma sœur, entendant mes cris, accourut et supplia notre gardienne de m'emmener chez le médecin. Celle-ci refusa, prétextant que ce n'était rien. Ma sœur insista et reçut une volée de coups. Alors elle se mit à genoux et supplia éperdument. La femme excédée par tant d'obstination, attrapa ma sœur et la frappa encore et encore jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse. Trois jours plus tard, sur l'insistance menaçante d'une voisine, je fus conduite à une clinique où l'on procéda à l'énucléation de mon œil droit qui s'était complètement vidé.

Peu de temps après mon accident, nous faisons paître les vaches dans les prés. Nous voyons apparaître au loin un homme qui s'arrête et nous observe. Il reste ainsi longtemps, sans bouger, nous regardant sans oser s'approcher. C'était notre père. Il ne nous avait pas reconnues tant nous étions maigres. Maintenant, il nous serrait très fort contre lui et nous embrassait. Puis, remarquant le mouchoir qui recouvrait mon œil, il le souleva et à la vue de cette cavité vide, il s'effondra sur le sol et sanglota un long moment.

Il nous emmena chez le médecin du bourg qui nous examina et qui affirma à notre père que nous n'aurions pu survivre longtemps dans de telles conditions.

Après la guerre, mon père intenta un procès à cette femme cruelle qui fut condamnée à 6 mois de prison ferme.

Notre père, qui n'avait plus ni travail ni logement nous plaça en nourrice. En l'espace de trois mois, ma sœur reprit 13 kilos et moi douze. Nous avions à peine quatorze et douze ans. Puis toujours dans l'incapacité de nous reprendre avec lui, il nous plaça dans une Maison d'enfants, sous l'égide de l'OSE, le château de Corbeville, à Orsay qui recueillait des enfants de déportés.

C'était un petit château, entouré d'un parc, dans un cadre verdoyant. Il regroupait une trentaine d'enfants, tous meurtris par la guerre, la plupart orphelins, qui avaient été accueillis là dans l'attente d'une solution plus stable pour l'avenir. Nous dormions dans des dortoirs, par tranches d'âges. Ma sœur Paulette était la plus âgée du groupe, elle devait avoir 14 ans et à l'âge de 21 ans, brillante étudiante, elle deviendra schizophrène et sera internée en asile psychiatrique jusqu'à sa mort ces dernières années.